

LIVRE SEPTIÈME.

CONCLUSION.

DERNIERS ÉVÉNEMENTS

DE LA VIE DE CORTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

TORTURE DE GUATEMOZIN. — SOUMISSION DU PAYS.
— RECONSTRUCTION DE LA CAPITALE. — MISSION EN CASTILLE.
— PLAINTES CONTRE CORTÈS. — SON AUTORITÉ EST MAINTENUE.

1521 — 1522.

L'histoire de la conquête du Mexique se termine à la prise de la capitale, mais elle est si étroitement liée à l'histoire de l'homme extraordinaire qui l'accomplit, que notre récit semblerait incomplet si nous ne le poursuivions jusqu'à la fin de la carrière de Cortés. Cette partie du sujet n'a été traitée qu'imparfaitement par les écrivains précédents. Je profiterai donc des matériaux authentiques en ma possession pour tracer une esquisse des destinées brillantes mais entremêlées de vicissitudes qui étaient encore réservées au conquérant.

A la première ivresse du triomphe succédèrent des sentiments bien différents parmi les vainqueurs, lorsqu'ils virent les

pauvres dépouilles qui les attendaient dans la ville conquise, faible récompense de tant de fatigues et de souffrances. Plusieurs soldats de Narvaez, avec un amer désappointement, refusèrent leur part d'un si chétif butin ; d'autres murmurèrent tout haut contre le général, et d'autres encore contre Guatemozin, qui pouvait, disait-on, révéler, s'il le voulait, le lieu où l'on avait caché les trésors. Les murs furent couverts d'épigrammes et de pasquinades dirigées contre Cortés, qu'on accusait de prendre un cinquième du butin comme commandant en chef, et un autre cinquième comme roi. Guatemozin refusant de faire toute espèce de révélation relativement au trésor, ou plutôt déclarant qu'il n'y en avait aucune à faire, les soldats demandaient avec instance qu'il fût mis à la torture. Cet acte de violence, si contraire à la protection qu'il avait récemment promise au prince indien, répugnait à Cortés. Il résistait donc à l'odieuse requête des soldats, lorsque ceux-ci, à l'instigation, dit-on, du trésorier royal, Alderete, accusèrent leur général de s'entendre secrètement avec Guatemozin dans le dessein de frauder leurs droits et ceux du trésor d'Espagne. Ces accusations injustes blessèrent Cortés au vif, et dans une heure funeste à sa renommée, il livra le prince aztèque à ses ennemis, leur permettant de le traiter à leur bon plaisir.

Mais le héros qui avait défié la mort sous ses formes les plus terribles n'était pas homme à se laisser intimider par les souffrances physiques. Le cacique de Tacuba, qui avait été mis à la torture avec lui, se laissant arracher des plaintes par la douleur, Guatemozin le réprimanda et lui dit avec le plus grand sang-froid : « Et moi, suis-je donc à jouir du plaisir du bain (1) ? » A la fin, Cortés, honteux du rôle qu'il jouait ainsi malgré lui, arracha l'infortuné prince à ses bourreaux avant qu'il fût trop tard pour le sauver ; mais lorsqu'il était

(1) « ¿Estoi yo en algun deleite, ó baño ? » « Et moi suis-je à quelque plaisir ou au bain ? » (Gomara, *Crónica*, c. 143.) La version littéraire est beaucoup moins poétique que l'exclamation généralement attribuée à Guatemozin : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? »

trop tard déjà pour son honneur. L'unique aveu tiré de Guatemozin par l'excès de la souffrance, fut qu'on avait jeté beaucoup d'or dans l'eau ; mais ce fut en vain qu'on employa les meilleurs plongeurs pour fouiller le lit vaseux du lac, on n'en retira que quelques articles de peu de valeur. On fut plus heureux en fouillant un étang dans les jardins de Guatemozin, où l'on trouva un soleil (c'est l'expression des chroniqueurs, sans doute un des calendriers en forme de roue des Aztèques), un soleil d'or pur, d'une dimension et d'une épaisseur considérables. Le cacique de Tacuba avait confessé qu'une grande quantité de trésors étaient enterrés dans une de ses villas ; mais transporté sur le lieu même par les Espagnols, il déclara n'avoir fait cet aveu que dans l'espoir de mourir en route ! Les soldats, déçus dans leur attente, commencèrent, avec la mobilité habituelle de la soldatesque, à changer de ton et à reprocher au général un excès de rigueur envers son captif. L'accusation était bien fondée, mais ce n'était pas à coup sûr de leur part (2).

La nouvelle de la prise de Mexico se répandit aussi promptement que le vent sur le plateau et sur les vastes pentes des Cordillères. De nombreux envoyés des tribus les plus lointaines accoururent pour se convaincre d'un si étonnant événement et contempler de leurs yeux les ruines de la ville abhorrée. Il vint entre autres une ambassade du royaume de Mechoacan, puissant état indépendant, habité par une des races Nahuatlac et situé entre la vallée mexicaine et la mer Pacifique. L'ambassade fut bientôt suivie du roi en personne, qui se présenta aux quartiers espagnols avec un grand cortège. Cortés, qui le reçut avec la même pompe, l'émerveilla par les manœuvres de sa cavalerie et les tonnantes décharges de ses canons. Il lui fit

(2) Personne n'entre dans de plus grands détails sur cette triste affaire que Bernal Diaz, un de ceux qui furent chargés d'accompagner le cacique de Tacuba dans sa villa. (*Hist. de la conquista*, cap. 137.) Il parle avec l'indignation convenable de cet acte d'atrocité, mais il excuse Cortés d'y avoir pris une part volontaire.

faire ensuite, sur un de ses brigantins, le tour de la ville vaincue. Un amas de palais et d'édifices écroulés était tout ce qui restait de la redoutable capitale de l'Anahuac. Le monarque indien contempla en silence cette scène de désolation, et implora la protection des êtres puissants qui l'avaient causée (3). Son exemple fut imité par les ambassadeurs de régions éloignées qui n'avaient encore eu aucun rapport avec les Espagnols. Cortés, qui vit les limites de son empire s'étendre ainsi rapidement, profita des bonnes dispositions des indigènes pour explorer les produits et les ressources de leur pays.

Deux détachements envoyés dans l'état allié de Mechoacan pénétrèrent à travers cette contrée jusqu'aux bords du grand Océan méridional. Aucun Européen n'était encore descendu sur ses rivages si loin au nord de l'équateur. Les Espagnols s'avancèrent avec joie au milieu de ses vagues, plantèrent une croix dans le sable, et prirent possession de cette mer nouvelle au nom de Leurs Majestés Catholiques. A leur retour, ils visitèrent quelques-unes des riches provinces situées vers le nord et célèbres depuis par leurs richesses minérales. Ils rapportèrent des échantillons d'or et de perles de la Californie. L'imagination de Cortés s'enflamma ; son cœur s'enfla d'orgueil aux brillantes perspectives que lui ouvraient ces découvertes. « Je me réjouis surtout, écrit-il à l'empereur, des nouvelles qu'on vient de m'apporter du grand Océan ; car c'est là, comme nous l'apprennent les cosmographes et les savants qui connaissent le plus de choses relativement aux Indes, que sont semées les

(3) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 308.

Ce simple récit du conquérant contraste singulièrement avec la pompeuse narration de Herrera (*Hist. gener.*, dec. 3, lib. 3, cap. 3), et avec celle de Cavo, qui donne un peu trop l'essor peut-être à son imagination. « Cortés en una canoa ricamente entapizada, llevó á el rey Vehichilze, y á los nobles de Michoacan á México. Este es uno de los palacios de Motheuzema (les decia) ; allí está el gran templo de Huitzilopuctli ; estas ruinas son del grande edificio de Quauhtemoc, aquellos de la gran plaza del mercado. Conmovido Vehichilzi de este espectáculo, se le saltaron las lágrimas. » *Los Tres siglos de Mexico*. Mexico, 1836, t. 1, p. 13.

opulentes îles remplies d'or, d'épices et de pierres précieuses (4). » Il s'occupa immédiatement de choisir un point favorable pour l'établissement d'une colonie sur les bords de l'Océan Pacifique, et il fit construire quatre vaisseaux pour explorer les mystères de ces mers inconnues. Ce fut le commencement des glorieuses découvertes tentées par lui dans le golfe de Californie.

Bien que la plus grande partie de l'Anahuac, effrayée par les succès des Espagnols, eût reconnu la suzeraineté castillane, quelques peuplades, plus particulièrement celles des pentes méridionales des Cordillères, se montraient moins disposées à se soumettre. Cortés envoya aussitôt un fort détachement sous les ordres de Sandoval et d'Alvarado, pour réduire l'ennemi et fonder des colonies dans les provinces conquises. Alvarado était doué d'une sorte d'instinct pour deviner l'or ; ce fut son rapport sur les richesses minérales d'Oaxaca qui décida sans doute Cortés à choisir cette région pour son domaine particulier.

Le général en chef, avec sa petite troupe d'Espagnols, maintenant recrutée tous les jours par des renforts envoyés des îles, occupait Cojohuacan depuis la fin du siège. Cortés hésitait sur le choix du lieu où devait s'élever la nouvelle capitale. La situation de Mexico, entourée d'eau et exposée à des inondations, offrait de notables inconvénients, mais il fallait nécessairement bâtir la métropole sur quelque point du plateau central et élevé de la vallée, si l'on voulait qu'Européens et Indiens y vissent le chef-lieu de l'empire colonial de l'Espagne. Cortés finit par se décider à conserver l'ancien emplacement, à cause, dit-il, de sa renommée passée et des souvenirs qu'il avait laissés dans l'esprit des nations. Il se prépara donc à reconstruire la capitale avec une magnificence qui devait l'élever de nouveau, d'après son propre langage, au rang de reine des provinces environnantes (5).

(4) *Rel. terc. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 302.

(5) « Y crea Vuestra Magestad, que cada dia se irá ennobleciendo en tal

Ce grand travail ne pouvait être accompli que par la population indienne, rassemblée de tous les points de la vallée, et par les Mexicains eux-mêmes, dont un grand nombre se tenaient encore dans le voisinage de leur ancienne résidence. Au premier abord, ils témoignèrent beaucoup de répugnance, et laissèrent même entrevoir des symptômes de révolte lorsque les conquérants les appelèrent à cette œuvre d'humiliation; mais Cortés eut l'adresse de mettre les principaux chefs dans ses intérêts, et leurs compatriotes se résignèrent. Les grands massifs d'arbres de la vallée et les forêts des montagnes voisines fournirent du cèdre, du cyprès et d'autres bois durables pour la charpente des bâtiments; les carrières de *tetzontli* et les ruines des anciens édifices donnèrent des pierres en abondance. Les Aztèques n'employant aucune bête de trait, il fallait y suppléer par un nombre immense de bras. Ce lieu tout récemment désert fut couvert d'une multitude d'Indiens de diverses tribus, et d'Européens qui dirigeaient les travaux. La prophétie des Aztèques n'avait pas tardé à s'accomplir (6); Mexico se relevait de ses ruines avec cette rapidité qu'obtient un despote asiatique qui concentre sur un seul point la population d'un empire (7).

Toutefois la position de Cortés, malgré le succès de ses armes, était de nature à lui causer de sérieuses inquiétudes.

manera, que como antes fué principal y señora de todas estas provincias, que lo será tambien de aqui adelante. » *Rel. terc.*, p. 307.

(6) Ante, liv. 6, chap. 7.

(7) Herrera, *Hist. general*, dec. 3, lib. 4, cap. 8. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 32. Camargo, *Hist. de Tlascala*, Ms. Gomara, *Crónica*, cap. 162.

« En la cual (la edificacion de la ciudad) los primeros años andaba mas gente que en la edificacion del templo de Jerusalem , porque era tanta la gente que andaba en las obras, que apenas podia hombre romper por algunas calles y calzadas, aunque son muy anchas. » (Toribio, *Hist. de los Indios*, Ms., parte 1, cap. 1.) Ixtlixochitl porte à quatre cent mille le nombre des indigènes employés par Cortés à ce travail... *Ventura de los Esp.*, p. 60.

Il n'avait pas encore reçu de la métropole un seul mot d'encouragement, ni de blâme non plus, il est vrai. La manière dont le gouvernement et la nation envisageaient la marche irrégulière qu'il avait suivie était encore pour lui l'objet d'un pénible doute. Il prépara donc une nouvelle lettre à l'empereur, la troisième de la série publiée. Elle est écrite dans le même style simple et énergique qui a fait comparer ses commentaires — car on peut leur donner ce titre — à ceux de César. Cette troisième lettre était datée de Cojohuacan, 15 mai 1522. Cortés y récapitulait les événements du siège et ses opérations subséquentes. Il accompagnait, à son ordinaire, ce récit de réflexions pleines de sagacité sur la nature et les ressources du pays. Il avait l'intention de faire suivre cette lettre du cinquième royal du butin fait à Mexico, et d'une collection des plus précieuses fabrications du pays. Il y avait parmi les bijoux une émeraude taillée en forme pyramidale, d'une grosseur si extraordinaire, que la base était aussi large que la paume de la main (8) ! La collection était encore enrichie d'un grand nombre de produits du sol et d'animaux particuliers au pays.

L'armée écrivit une lettre destinée à accompagner celle de Cortés. Elle y rappelait les nombreux services de son général et suppliait l'empereur de ratifier tous ses actes et de le maintenir dans son commandement. Cette importante mission, confiée à deux des officiers et confidents intimes de Cortés, Quiñones et Avila, eut un sort malheureux. Les envoyés touchèrent aux Açores, où Quiñones fut tué dans une querelle; Avila, poursuivant son voyage, fut capturé par un corsaire français; les riches dépouilles des Aztèques allèrent grossir le trésor de Sa Majesté Très-Chrétienne. François I^{er} ne put se défendre d'un sentiment de jalousie à la vue des tré-

(8) « Sirviéron al Emperador con muchas piedras, i entre ellas con una esmeralda fina, como la palma, pero quadrada, que se remataba en punto como pirámide. (Gomara, *Crónica*, cap. 146.) P. Martyr parle aussi de cette merveilleuse émeraude. *De orbe novo*, dec. 8, cap. 4.